Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

43 | 2000

Linguistique de l'écrit, linguistique du texte

Vers une sémiolinguistique de l'écrit

A contribution to the semiolinguistics of written language.

Jacques Anis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1046>

DOI : 10.4000/linx.1046

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 29-44

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jacques Anis, « Vers une sémiolinguistique de l'écrit », *Linx* [En ligne], 43 | 2000, mis en ligne le 11 juillet 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1046> ; DOI : 10.4000/linx.1046

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Vers une sémiolinguistique de l'écrit

A contribution to the semiolinguistics of written language.

Jacques Anis

- 1 Depuis un certain temps (Habilitation 1990), j'ai pris l'habitude de définir mon approche de l'écriture comme *sémiolinguistique*. Je voudrais ici simplement motiver théoriquement la nécessité d'intégrer la dimension sémiologique dans la linguistique de l'écrit.
- 2 Avant d'entrer dans le vif du sujet, je citerai quelques lignes suggestives de N. Catach (1988 : 243-244) :

Quelles définitions donner de l'écriture et surtout quelles limites ? Ici l'élargissement à un univers plus vaste, d'ordre sémiologique, est nécessaire, et ce n'est pas un hasard si on l'on range habituellement les systèmes d'écriture non dans la linguistique elle-même, mais parmi les grands secteurs sémiotiques généraux, codes et signaux, ce qui, à bien des égards, n'est pas entièrement pertinent et contribue à éluder les problèmes. L'écriture, en effet, appartient bien, par son mode d'expression, au monde de l'image, mais elle a su, de façon exceptionnelle, se plier entièrement à la rigueur systématique et hautement abstraite de l'univers des signes linguistiques.
- 3 J'aborderai cette question sur quatre registres :
 1. L'examen succinct de l'option sémiologique
 2. La construction de modèles sémiotiques des relations entre la langue parlée et la langue écrite
 3. La relation entre écritures linguistiques et non linguistiques
 4. L'espace graphique et le visuo-texte

1. Examen succinct de l'option sémiologique (Saussure, Harris, Ruiz)

- 4 Je n'ai pas l'intention de traiter le problème des positions saussuriennes sur l'écriture¹. Mais même si l'on ne prend que les deux passages les plus généraux du CLG, l'ambivalence est déjà sensible :

La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes. (Saussure 1972 : 33)
- 5 On voit donc qu'une place est réservée à ce que Harris appellera une « sémiologie de l'écriture », elle serait indépendante de la linguistique et extérieure à celle-ci.
- 6 Mais, comme on sait, Saussure fait de l'écriture un auxiliaire de la langue, non une composante de celle-ci :

Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts ; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier ; l'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé ; ce dernier constitue à lui seul cet objet. (op. cit., 45)
- 7 Il s'agit donc ici surtout de rejeter l'écriture hors du champ de la linguistique et c'est une sémiologie *a minima*, conçue comme science annexe de la linguistique, qui est ici esquissée. On se souviendra néanmoins que la phonologie n'a pas un sort tellement meilleur.
- 8 Roy Harris construit sa « sémiologie de l'écriture » à partir d'une critique de Saussure. Pour lui, l'écriture est

le banc d'essai pour n'importe quelle théorie sémiologique. Pourquoi ? Parce que c'est l'invention de l'écriture, beaucoup plus que l'usage de la parole, et beaucoup plus que l'invention d'autres techniques, qui manifeste la capacité de créer, de contrôler, et de développer, d'une façon concrète et voulue, des moyens de communication qui peuvent servir non seulement à la création d'un ordre culturel durable, mais à l'élargissement systématique de l'intelligence humaine. (1993 : 20).
- 9 La théorie dite intégrationnelle du signe écrit se définit comme une nouvelle théorie sémiologique générale fondée sur

le signe dans son contexte [...] le signe intégrationnel n'a pas d'existence autonome et indépendante, car il n'est que le produit créé par l'intégration d'activités poursuivies, tant bien que mal, par certains individus dans certains contextes. (ibid., 137-138)
- 10 Mais proposer une sémiologie de l'écriture, c'est s'opposer implicitement à la linguistique de l'écrit ou de l'écriture. On comprendra donc que le chapitre « Écriture et langue » soit le dernier de l'ouvrage, alors que la question de la construction des relations entre graphèmes et phonèmes vient en premier si l'on adopte un point de vue linguistique.
- 11 La sémiologue espagnole Elisa Ruiz, estimant qu'une véritable science de l'écriture n'a pas encore vu le jour, indique que « des personnes de secteurs voisins ont occupé de plein droit un terrain abandonné par ses propriétaires légitimes » (1992 : 59, traduit par nous de l'espagnol) et ces occupants seraient principalement les linguistes. Elle critique notamment la déformation professionnelle de ceux-ci : obnubilés par l'universalité des sons, ils privilégieraient l'écriture alphabétique.

2. La construction de modèles sémiotiques des relations entre la langue parlée et la langue écrite

- 12 De la même façon que la plupart des disciples de Saussure ont réintégré la phonologie, la linguistique de la langue écrite, avec une unanimité moindre cependant, a fini par se voir reconnaître un statut.
- 13 Le plus souvent, on reste dans le cadre de la position phonographiste ou représentationnaliste. Aristote écrivait déjà
Les mots parlés sont les symboles des affections de l'âme ; les mots écrits sont les symboles des mots parlés. (Aristote, *De l'interprétation*, 16a4)
- 14 Les pères de la linguistique moderne ne parlent guère autrement, comme on l'a vu plus haut avec Saussure et comme on peut le voir avec le chef de file du structuralisme américain :
Writing is not language, but merely a way of recording language by visible marks.
[L'écriture n'est pas la langue, mais un simple moyen d'enregistrer la langue par des marques visibles.]
(Bloomfield, *Language*, 1933, Holt, Rinehart and Winston, New-York, p. 21)
- 15 Un très bon linguiste de l'écrit comme DeFrancis (1989: 248) déclare que « the primary defining feature of writing is the representation of speech ». Il faut ici comprendre « speech » comme langue parlée.
- 16 On trouvera également, en revenant en Europe et en remontant dans le temps, une formulation limpide du point de vue représentationnaliste, qui fait de l'écriture un système de signes secondaires, à savoir chez Buyssens :
Le désir de profiter du grand perfectionnement du discours qu'on ne peut communiquer auditivement a donné naissance à des sémies [systèmes de signes] spéciales, en tout premier lieu à l'écriture. Pareil moyen de communiquer n'établit pas un lien direct entre les faits sensibles transmis et les états de conscience ; le lien est indirect : lorsqu'on lit l'écriture, on substitue les sons de la parole aux caractères écrits, et c'est à partir de la parole qu'on passe à la signification. On peut donc appeler l'écriture une sémie substitutive ; par opposition, le discours sera appelé une sémie directe.
A son tour, notre écriture alphabétique a engendré des sémies substitutives : l'alphabet Braille, celui des sourds-muets, des marins, du télégraphe, des différents codes téléphoniques ou télégraphiques. Ces dernières sémies sont substitutives au second degré puisqu'elles impliquent la substitution préalable de l'écriture alphabétique au discours. (Buyssens 1943 : 49)
- 17 On opposera au représentationnalisme l'autonomisme, qui défend le point de vue de l'égalité entre la langue parlée et la langue écrite, et dédouble le signifiant.
- 18 Le schéma ci-dessous vise à représenter les deux positions :

Signe linguistique

Signe scriptural

Signe linguistique

REPRÉSENTATIONALISME

AUTONOMISME

19 Si l'on s'appuie sur la glossématique, on donnera, comme le fait J. Rey-Debove (1988), la formalisation suivante au modèle représentationaliste. Si le signe linguistique se formalise par $E1(C1)$, le signe scriptural s'écrit $E2(E1(C1))$. Selon elle cette position n'est pas tenable : c'est la transcription phonétique qui correspondrait à cette représentation du mot parlé par le mot écrit. On notera que cette formule ferait de l'écriture un métalangage.

20 En ce qui concerne la position autonomiste, le signifiant graphique et le signifiant phonique sont placés bien sûr en alternance. Toutefois, on pourrait à la rigueur s'autoriser de Vachek pour disjoindre totalement le signe parlé et le signe écrit, quand le Pragois écrit (1939, trad. fr :20-21) :

Il sera à coup sûr impossible de nier que les premières manifestations scripturaires d'une communauté linguistique procèdent des manifestations locutoires et que la norme scripturaire ne vise qu'à transposer la norme locutoire. [...] Nous voudrions ajouter qu'au cours d'une telle phase la norme scripturaire doit être regardée comme un système secondaire de signes, chacun des éléments constitutants de ce système mettant en œuvre un signe face à un signe ; en d'autres termes le système secondaire, pris dans son ensemble, reflète, non le système des choses, mais seulement le système primaire de signes (en l'occurrence la norme locutoire), ce système seul faisant office de médiateur direct pour le système des choses. Mais la fonction spécifique des manifestations scripturaires ne tarde pas à revendiquer [l'] autonomie de la norme scripturaire [...]. Et dès que cela s'est produit, la norme scripturaire occupe dans le système des valeurs linguistiques une position nouvelle : on passe d'un système secondaire de signes à un système primaire, autrement dit les éléments constitutants de la norme scripturaire cessent désormais de mettre en œuvre des signes de signes, ils représentent des signes de choses.

21 Je voudrais maintenant évoquer le modèle proposé par N. Catach en 1988, que je trouve, curieusement, très autonomiste. S'appuyant sur la diversité des systèmes d'écriture, elle évoque quatre solutions :

1. 1 la différence oral/écrit n'est qu'une question de substance (correspondances bi-univoques graphèmes-phonèmes) ;
2. 2 il existe deux formes de l'expression distinctes (cas grosso modo du français et de l'anglais, elle suit ici comme moi la suggestion de Hjelmslev 1954)
3. 3 la langue comporte des signes oraux et écrits différents (une partie de l'orthographe française relève de ce cas)

4. la langue écrite et la langue parlée sont des langues différentes (cas de l'arabe).
- 22 En fin de compte le modèle du pentaèdre postule la langue L' réunissant une langue graphémique et une langue phonémique comportant des correspondances de première et de deuxième articulation.
- 23 Je suis globalement d'accord, je préférerais parler de règles de transposition plutôt que de correspondances structurales.
- 24 La divergence apparaît si on descend au niveau des unités minimales.
- 25 Kohrt (1986) présente ainsi les deux points de vue possibles :
- The first one is the reference conception: "graphemes" are regarded as those units that "stand for" phonemes in written language, i.e. as phoneme signs. The second view is the conception of methodological analogy: according to its adherents graphemes should be established in the same way as phonemes, i.e. as unreducible distinctive units in the system of written language.
- [Le premier est le point de vue référentiel : les « graphèmes » sont considérés comme les unités qui « représentent » les phonèmes dans la langue écrite, c'est-à-dire des signes de phonèmes. La seconde approche est la conception de « l'analogie méthodologique » : selon ses adhérents les graphèmes doivent être fondés de la même façon que les phonèmes, c'est-à-dire comme des unités distinctives irréductibles dans le système de la langue écrite.]*
- 26 De fait, dans la perspective analogiste ou autonomiste (voir Pulgram 1951, 1976), les graphèmes alphabétiques sont des classes abstraites de graphes constituant les unités minimales, purement distinctives, de la langue écrite. Ce sont des *figures*, et non des *signes*, il n'y a donc pas de problème sémiotique à ce niveau.
- 27 Dans le cadre du représentationnalisme, il est difficile de trouver une formalisation adéquate.
- 28 Jakobson écrit en 1942 :
- La raison d'être du graphème bêta consiste à désigner le phonème b, et tout autre graphème remplit une tâche similaire. L'image graphique fonctionne comme signifiant et le phonème comme son signifié.²
- 29 Gak (1976 :24) lui fait écho :
- L'union de la graphie (signifiant) et du phonème qu'elle transcrit (signifié) forme le signe graphique, le graphème, unité minimale constitutive du système graphique.
- 30 Catach (1979 :26, 1980 :36) forge pour cette fonction – qui n'est pas pour elle ni pour Gak la seule mais en tout état de cause la fonction de base – le terme de « signifiant de signifiant ».

- 31 Elle utilise des termes plus neutres dans la définition suivante :
- La plus petite unité distinctive et/ou significative de la chaîne écrite, composée d'une lettre, d'un groupe de lettres (digramme, trigramme) d'une lettre accentuée ou pourvue d'un signe auxiliaire, ayant une référence phonique et/ou sémique dans la chaîne parlée. Ex. *p*, *ou*, *r*, *ch*, *a*, *ss e*, *r*, dans *pourchasser*. (1980 :16)

- 32 Sans entrer vraiment dans le débat, on peut, avec Kohrt (1986 :92), reprocher aux approches phonographistes de « confondre les éléments avec les règles ». Critiquant Heller (1980) et sa notion de *phonographème* – très proche du *phonogramme* de Catach –, Kohrt écrit :

According to him, a phonographeme is a pairing of a certain graphographeme [...] with a given phoneme. The pairs <a/a>, <a/a: >, <aa/a: > and <ah/a: > e.g. are considered as such phonographemes in the framework of German orthography. As a matter of fact, however, what is represented by such a symbolization are by no means simple units of a special substantial kind, instead we are confronted with abbreviations of statements of rules that connect items of written language with those of spoken language. Even worse than the reduction of processes to elements is the fact that the transfer rules must be given in a wrong formation: such rules are normally context-sensitive, not context-free (as it is implied by reducing them to graphematic units), i.e. their application is bound to certain contextual configurations and not to the existence of only one input element.

[Selon lui, un phonographème est l'appariement d'un certain graphographème [...] avec un phonème donné. Les paires <a/a>, <a/a: >, <aa/a: > and <ah/a: >, par exemple, sont considérés comme des phonographèmes dans le cadre de l'orthographe allemande. En réalité, cependant, ce qui est représenté par une telle symbolisation n'est en aucun cas de simples unités d'un genre substantiel particulier, nous sommes ici confrontés à des abréviations de déclarations de règles qui relient des éléments de la langue écrite à des éléments de la langue parlée. Pire encore que la réduction de procédures à des éléments est le fait que les règles de transfert doivent être formulées de manière incorrecte : de telles règles sont normalement contextuelles et non hors contexte (ce qui est impliqué par leur réduction à des unités graphématiques), c'est-à-dire que leur application dépend de certaines configurations contextuelles et non de l'existence d'un seul élément d'input.]

3 La relation entre écritures linguistiques et non linguistiques

- 33 Dans le premier article qui développe la notion de graphème, Stetson (1937 :353) le définit ainsi :

...the standardized character of writing, with certain conventions as to its meaning in combination which is extremely varied through the range of music, mathematics, symbolic logic, physical sciences, and language.

[...le caractère standardisé de l'écriture, soumis à certaines conventions qui définissent son sens dans les combinaisons, sens extrêmement varié à travers les divers domaines de la musique, des mathématiques, de la logique symbolique, des sciences et de la langue.]

- 34 Il paraît cependant essentiel de distinguer écritures linguistiques et non linguistiques. Ainsi Pulgram (1976) parle-t-il des systèmes *sémasiographiques* et *glottographiques*. Sampson (1985 :28 sqq) s'interroge sur ce qu'est l'écriture proprement dite, en examinant les pictographies et les sémasiographies en général, systèmes qui se développent « avant » l'écriture et tendent à reprendre une place importante dans notre monde moderne, alors que DeFrancis tranche en proposant les définitions suivantes (1989 :5)

Partial Writing is a system of graphic symbols that can be used to convey only some thought.

Full Writing is a system of graphic symbols that can be used to convey any and all thought.

- 35 L'écriture des nombres a un statut particulier. Dès l'aube de l'écriture, elle est à la fois distincte de l'écriture de la langue mais elle utilise souvent les mêmes graphes (ex. Grecs, Romains). Les documents écrits mêlent lettres et chiffres.

- 36 Il semble que les linguistes aient tendance à se l'approprier comme objet, voir Pulgram (1965) et Haas (1988). Haas écrit (1988:204):

Elementary education in any more developed country is designed to secure a literate and numerate population. Our children are required, then, to learn two written languages: (i) a national version of a comprehensive alphabetic script and (ii) the restricted international notation of the Hindu-Arabic numerals and of a few symbols of arithmetic operations.

- 37 Dans ma description du système graphique, j'ai intégré les chiffres dans la catégorie des logogrammes. Catach, si j'en crois notamment son intervention dans la discussion de Haas (1988) adopte une position analogue.

4. L'espace graphique et le visuo-texte

- 38 La notion d'*espace graphique* permet d'appréhender à la fois le support de l'écrit et les codes graphiques qui permettent à l'écrit d'y faire sens³. La notion d'espace graphique ouvre la voie à une *graphématique élargie* (Hébrard 1983) et de plusieurs manières : elle crée une continuité entre le graphème ponctuo-typographique et le foisonnement des mises en page et en espace – en d'autres termes entre la linguistique de l'écrit et la sémiotique scripturale ; à travers l'ambivalence du terme « graphique », elle rappelle le lien parfois distendu mais jamais rompu entre le texte et l'image ; elle permet une approche de l'écrit dans toute sa diversité, c'est-à-dire intégrant les écritures non linguistiques et les images ; enfin elle peut être exploitée aussi bien pour la description d'un écrit particulier, d'un type d'écrit spécifique ou d'un domaine plus vaste, ce qui nous rapproche de la sémiotique textuelle.

- 39 Cette graphématique élargie relève donc bien du champ sémiologique. Et ce n'est pas évidemment un hasard que nous convergions ici avec la démarche de Harris.

Toute la syntagmatique du texte écrit peut être déterminée par les exigences contextuelles, les dimensions d'une surface, son orientation, etc. Mais le plus important, c'est que le jeu de ces éléments sert de mécanisme sémiologique pour transformer un signe linguistique en message écrit. (1994 :142)

- 40 A partir de l'exemple du poteau indicateur, qui est complété ensuite par celui du nom du bateau et du nom de l'auberge, Harris développe son approche :

L'analyse intégrationnelle de l'écriture se fonde donc sur ce fait fondamental : dans toute civilisation écrite, il existe toujours une gamme d'objets matériels et de procédés technologiques dont la principale, ou même la seule fonction est de fournir le contexte d'un signe écrit. De là, une double relation qui caractérise partout l'écriture en tant que phénomène social. D'une part, la présence du texte assure la fonction sociale de l'objet en question ; c'est le texte qui lui permet de jouer le rôle qui lui est réservé. Et d'autre part l'objet sert d'emplacement physique, emplacement qui est toujours nécessaire pour que le signe écrit existe. C'est grâce à cette double relation intégrationnelle que le signe écrit prend sa place dans la vie de la communauté. L'écriture, à la différence de la parole, exige la création de toute une gamme de contextes spécialisés qu'on reconnaît à partir de la forme spécifique du support matériel. [...] C'est l'encadrement fourni par ce support matériel qui crée ce que nous appellerons le champ graphique dans lequel ce signe est situé. (1994 :144)⁴

- 41 Entrer dans cette problématique conduit à poser le problème de la linéarité et de la multidimensionalité.

- 42 Je rappellerai la fameuse section du CLG sur « le caractère linéaire du signifiant » (1972 :103). Elle commence par ce paragraphe :

Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) il représente une étendue, et b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension : c'est une ligne.

- 43 Un peu plus loin Saussure argumente :

Par opposition aux signifiants visuels (signaux maritimes, etc.), qui peuvent offrir des complications simultanées sur plusieurs dimensions, les signifiants acoustiques ne disposent que de la ligne du temps ; leurs éléments se présentent l'un après l'autre ; ils forment une chaîne. Ce caractère apparaît immédiatement dès qu'on les représente par l'écriture et qu'on substitue la ligne spatiale des signes graphiques à la succession dans le temps.

- 44 Harris souligne à juste titre que la linéarité est précisément une métaphore empruntée à l'écriture. (op. cit., 240-241).

- 45 En fin de compte, il n'y a que l'écriture qui puisse être qualifiée de linéaire mais aussi en même temps de non-linéaire. Non linéaire comme ces systèmes de signes visuels que Saussure évoque, non linéaire parce que multidimensionnelle.

- 46 Le problème est complexe, parce que la notion de linéarité associe matérialité graphique, séquentialité, et continuité.

- 47 Si je prends l'annuaire téléphonique, les noms sont ordonnés selon l'ordre alphabétique, mais le livre n'est pas destiné à une lecture continue.

- 48 La notion de non linéarité est à la mode, sous la bannière de l'hypertexte, que son inventeur définit ainsi :

... by « hypertext », I mean non-sequential writing - text that branches and allows choices to the reader, best read on a interactive screen. [*texte qui se ramifie et autorise des choix au lecteur, et dont le meilleur support de lecture est un écran interactif*]

As popularly conceived, this is a series of text chunks connected by links which offer the reader different pathways. [*On se le représente communément comme une série d'unités textuelles connectées par des liens qui offrent au lecteur différents parcours.*]
(Nelson 93 :0/2)

- 49 À partir de ce concept nouveau, on peut selon Nelson, redécouvrir des caractéristiques générales de l'écriture :

hypertext is fundamentally traditional and in the mainstream of literature [...] we constantly depart from sequence, citing things ahead and behind in the text. Phrases like "as we have already said" and "as we will see" are really implicit pointers to contents elsewhere in the sequence.

[*l'hypertexte est fondamentalement traditionnel et s'inscrit dans le courant dominant de la littérature [...] nous nous écartons constamment de la séquentialité, en citant des passages en avant ou en arrière dans le texte. Des formules telles que « comme nous l'avons déjà dit » et « comme nous le verrons » sont en réalité des pointeurs implicites vers des contenus positionnés ailleurs dans la séquence.*]
(Nelson 1993-1 :0/17)

- 50 La une du quotidien, le magazine, la poésie visuelle, l'encyclopédie ne relèvent déjà plus d'une lecture linéaire.

- 51 Les textes non linéaires ne seraient-ils pas encore plus anciens ? Nous découvrons sous la conduite de Goody (1979, 1986) les listes et les tableaux aux origines de l'écriture.

- 52 La non linéarité est une affaire de degré, mais il semble qu'elle soit proportionnelle à la prégnance de la spatialisation : plus elle est grande, plus on s'éloigne du texte comme

ruban. Bien que la frontière soit difficile à placer, j'ai proposé le concept de *visuo-texte* (1997, 1998) pour désigner des textes dont la spatialisation obéit à des contraintes porteuses de sens. Elle génère une iconicité plus ou moins abstraite, plus ou moins figurative.

- 53 Ainsi un tableau représente-t-il par une disposition orthogonale les relations entre des éléments du même type et des caractéristiques individuelles (ce que Bertin 1977 nomme *objets* et *caractères*). Par exemple, le tableau reproduit en figure 1, extrait d'un manuel de charcuterie⁵, indique pour chaque épice la partie de la plante utilisée, précise son origine, caractérise sa saveur et détaille ses usages. Nous considérons qu'un tableau abrège des propositions du type **attribut_i de objet_j est <...> ou<...>, ..., ...**. Par exemple : [La] saveur [du] cumin est poivrée et originale, [L']origine du [carvi] [est la] Hollande [ou l']Europe centrale (T1). Cependant, cette schématisation dépasse les règles syntaxiques ordinaires de la langue, comme le montre déjà l'omission des articles. Il faudrait plutôt évoquer une structuration logique comme sujet-prédicat thème-rhème, le contenu de la case est obligatoirement de statut prédicatif.
- 54 Un visuo-texte peut être beaucoup plus iconique : ainsi le *tableau logique* représentation graphique utilisée dans le même manuel, dont nous donnons un exemple en figure 2, comporte d'une part des listes d'ingrédients, d'autre part des descriptions d'opérations. Les ingrédients sont présentés dans des boîtes textuelles ; les opérations dans des icono-textes⁶ associant des images figuratives et des textes constitués de groupes verbaux à l'infinitif. Les boîtes à ingrédients apparaissent surtout dans la partie supérieure du tableau, elles sont reliées par des flèches le plus souvent verticales aux icono-textes procéduraux. Ceux-ci sont ordonnés de façon à permettre la construction d'une chronologie. Le sens de lecture traditionnel, une topologie iconique, des flèches et des index numériques se combinent pour guider le lecteur.
- 55 L'étude de ce genre d'objets implique, comme on le voit, l'association de la graphématique, de la linguistique textuelle et de la sémiologie. Ce sera ici le dernier argument de notre plaidoyer pour une sémiolinguistique de l'écrit.

BIBLIOGRAPHIE

- ANIS, J. (1981) Écrit/Oral : Discordances, Autonomies, Transpositions, *Études de linguistique appliquée* 42, Didier, Paris, pp. 7-22.
- , (1983) Pour une graphématique autonome, J. A. (éd.), *Le signifiant graphique, Langue française* 59, Larousse, Paris, pp. 31-44.
- , (1984) La construction du graphème et ses enjeux théoriques, *Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage* 5, pp. 1-45.
- , (1988a) *L'écriture : théories et descriptions*, avec la collaboration de Jean-Louis CHISS et Christian PUECH, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1988.

- , (1988b) « Une graphématique autonome ? », *Pour une théorie de la langue écrite*, N. Catach (éd.), Editions du CNRS, pp. 213-223, Paris.
- , (1997) « Lire des visuo-textes », *Cahiers du Français contemporain* n° 4, « Écritures et textes d'aujourd'hui », M. Marquilló (éd.), Crédif, ENS Éditions, Fontenay-St Cloud, pp. 29-45.
- , (1998) *Texte et ordinateur : L'écriture réinventée ?*, De Boeck, Bruxelles.
- , (1998) « Vers une sémiolinguistique du visuo-texte : du tableau au « tableau logique », *Propriétés de l'écriture*, « Actes du colloque de l'Université de Pau, 13, 14, 15 novembre 1997 », J.-G. Lapacherie (éd.), Publications de l'Université de Pau n 10, pp. 103-116.
- BERTIN, J. (1977) *La graphique et le traitement graphique de l'information*, Flammarion, Paris.
- BLOOMFIELD, L. (1933) *Language*, Holt, Rinehart and Winston, New-York.
- BUYSENS, E. (1943) *Le langage et le discours*, Officine de Bruxelles.
- CATACH, N. (1988) L'écriture en tant que pluri-système ou théorie de L prime, N. Catach (éd.), p. 243-255.
- CATACH, N. (éd.) (1988) *Pour une théorie de la langue écrite*, CNRS, Paris.
- CHISS, J.-L. et PUECH, C. (1988) Le cours de linguistique générale et la "représentation" de la langue par l'écriture, N. Catach (éd.) (1988), p. 47-54.
- DeFRANCIS, J. (1989) *Visible Speech: the Diverse Oneness of Writing Systems*, Université of Hawaiï Press, Honolulu.
- GAK, V. G. (1976) *L'orthographe française*, éd. de VILDE-LOT, I. et de l'auteur, SELAF, Paris.
- GOODY, J. (1979) *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. et présentation de J. Bazin et A. Bensa, Éd. de Minuit, Paris.
- , (1986) *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, A. Colin, Paris, 1986.
- HAAS, W. (1976) Writing: the basic options, W. Haas (éd.), p. 131-208.
- , (1988) De l'écriture des nombres, N. Catach (éd.), p. 203-210.
- HAAS, W. (éd.) (1976) *Writing without letters*, Mount Follick Series, vol. 4, Manchester University Press.
- HEBRARD, J. (1983) « L'évolution de l'espace graphique d'un manuel scolaire : le "Despautère" de 1512 à 1759 », Anis (éd.), p. 68-87.
- HARRIS, R. (1993) *La sémiologie de l'écriture*, CNRS, Paris.
- HJELMSLEV, L. (1954) La stratification du langage, *Essais linguistiques*, Minuit, 1971, p. 44-76.
- KOHR, M. (1986) The term « grapheme » in the history and theory of linguistics, *New trends in graphemics and orthography*, G. Augst ed., De Gruyter, Berlin, pp. 80-96.
- LAUFER, R. (1972) *Introduction à la textologie*, Larousse.
- , (1984) « L'espace graphique du livre au XIX^e siècle », *Romantisme* 84-1, pp. 63-72.
- PELLAT (J.-Chr.) (1988) « Indépendance et interaction de l'écrit et de l'oral ? Recension critique des définitions du graphème », N. Catach (éd.), p. 133-145.
- NELSON, T. (1972) As we will think, Nyce, J. and Kahn, P. (eds) (1991), *From Memex to Hypertext: Vannevar Bush and the Mind's Machine*, Academic Press, p. 245-260
- , (1993) *Literary Machines* 93-1. Mindful Press, Sausalito CA.

PULGRAM, E. (1951) Phoneme and Grapheme: a Parallel, *Word* 7, p. 15-20. [Traduction dans l'Annexe II de Anis 1984, p. 35-45.]

-, (1965) « Graphic and phonic systems: figuræ and signs », *Word* 21, p. 208-224.

-, (1976) « The typologies of writing systems », Haas (éd.), p. 1-28.

STETSON, R. H. (1937) The phoneme and the grapheme, *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. von Ginneken à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance*, Klincksieck, Paris. [Trad. fr. dans Anis (1984), p. 29-35]

REY-DEBOVE, J. (1988) À la recherche de la distinction oral/écrit », Catach (éd.) (1988), pp. 77-86.

RUIZ, E. (1992) *Hacia una semiología de la escritura*, Fundacion German Sanchez Ruiperez, Madrid.

SAMPSON, G. (1985) *Writing Systems. A Linguistic Introduction*, University of Stanford Press.

SAUSSURE, F. de (1972), *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris.

VACHEK, J. (1939) « Zum Problem der geschriebenen Sprache », *Travaux du cercle linguistique de Prague* 8, p. 86-93. [Traduction française de P. CAUSSAT, sous le titre « Contribution au problème de la langue écrite », Introduction par J.-L. Chiss et Chr. Puech, *LINX* 12, Centre de Recherches Linguistiques de Paris X Nanterre, p. 7-23.]

ANNEXES

Annexe

Figure 1 : POULAIN, M. et FRENTZ, J.-C. (1989),
Le Livre du Charcutier, Épices, p. 131

ÉPICES				
Désignation	Partie de la plante utilisée	Origine	Saveur	Utilisations
Cannelle	Ecorce : de rameaux de divers lauriers exotiques de couleur rouge brunâtre.	Ceylan, Inde, Java, Madagascar, Antilles.	Particulièrement suave, légèrement âcre.	Sauce au vin, rôtis de porc, couscous, riz au lait, compote de pommes.
Cayenne (Le piment explosif donne le poivre (le cayenne))	Fruit.	Amérique Centrale : Antilles, Texas, Californie Afrique : Madagascar, Sénégal, Côte d'Ivoire Asie : Inde, Malaisie.	Brûlante.	Sauce piquante, tripes, chorizo, mayonnaise, soupe de poissons, sauce américaine, sauce de couscous.
Paprika (Semi-doux variété de piments)	Fruit plus ou moins conique vert, jaune, rouge pourpre.	Europe Centrale (piment de Hongrie) Amérique du Sud : Brésil, Argentine Pérou.	Douce et chaude très particulière.	Ragoût (goulash hongroise), merguez, chorizo, boudin noir, pâtés, sauce américaine, coulis de crustacés. On l'utilise aussi pour colorer les mayonnaises à poisson.
Noix de muscade	Fruit.	Indonésie, les Antilles Britanniques.	Épice subtile tient à demeurer seule avec le poivre et le clou de girofle.	Hure, fromage de tête, farce, marinade, sauce blanche, plats cuisinés.
Macle ou anis de muscade	Fine enveloppe qui forme un réseau coloré autour de la noix de muscade.	Indonésie, les Antilles Britanniques.	Arôme qui ressemble à la cannelle un peu plus doux que la muscade.	même emploi mais d'un prix moins élevé.
Coriandre	Graine jaune brun clair.	Grèce, Afrique du Nord.	Légèrement anisée poivrée.	Champignons à la grecque, marinades, Francfort, boulettes de viande, cornichons au vinaigre.
Cumin	Graine allongée fusiforme, jaune ou brun.	Orientale, au Maghreb, en Grèce, en Sicile.	Poivrée et originale.	Dans les plats nord-africains, bouillon de couscous, ragoût marocain, (pâtisseries salées pour apéritif) 1/3 cumin 2/3 carvi (en mélange).
Carvi	Graine noirâtre étroite, en forme de croissant de lune.	Hollande, Europe Centrale	Moins poivrée et légèrement anisée.	Cuisson des poissons et crustacés dans la choucroute.
Poivre - vert - noir - blanc	<ul style="list-style-type: none"> Graine fraîche récoltée avant maturité graine brunâtre graine blanche débarrassée de son enveloppe par frottement dans l'eau salée. 	Inde, Ceylan, Sumatra Java, Bornéo, Madagascar Java, Bornéo, Madagascar, Brésil, Brésil.	Plus subtile, moins âcre et moins piquante. Piquante et brûlante moins brûlante et plus parfumée que le poivre noir.	Terrine de canard au poivre vert, bitteck. Dans presque toutes les fabrications de charcuterie. Dans les préparations où l'on ne veut pas voir sa présence mais en apprécier la saveur : boudin blanc, foie gras, pâté de foie, mousses diverses, dans toutes les sauces blanches.
Gingembre	Rhizome.	Inde, Vietnam, Chine, Tahiti, Antilles, Afrique Occidentale.	Poivrée, piquante.	Marinade de gibier à poil dans les aromates pour barbecue, cuisson des viandes blanches.
Clos de girofle	Boutons floraux séchés.	Zanzibar, Madagascar Indonésie.	Épice très forte et hautement aromatique.	Marinade, bouillon, jus dans les décoctions pour saumures, chèvres de gibiers, poule au pot, pot au feu, sauce à base de vin rouge etc...
Curry	Mélange de plusieurs épices entre elles 15 à 20 entrent dans sa composition.	Inde, Ile Maurice.	Très particulière due au mélange.	Ragoût d'agneau, de porc, volaille, poisson, les légumes froids, riz, pâtes, champignons, dans les mayonnaises pour réchauffer les poissons froids.
Les 4 épices	Mélange de 4 épices comme son nom l'indique. Poivre 50 g, muscade 25 g, girofle 15 g et cannelle 10 g.		Très particulière due au mélange.	Farces, pâtés, boudin, fromage de tête, hure.
Safran	Les stigmates qui prolongent le pistil. Plante voisine du crocus en France.	Dans le Gâtinais, l'Angoumois, le Comtat, en Espagne.	Légèrement amère, mais d'une saveur chaude et inimitable. Bien souvent arôme renforcé par l'anis, le fenouil, la tomate ou un fumet de poisson.	Paella, soupe de poisson (bouillabaisse), semoule de couscous, rôt de porc Note : lors de son utilisation il sera étuvé, car il ne supporte guère d'être saisi dans l'huile ou le beurre brûlant.

Figure 2 : POULAIN, M. et FRENTZ, J.-C. (1989), *op. cit.*, Rillettes, p. 214

NOTES

1. Voir Chiss et Puech (1988).
2. *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, 1976, cité d'après Pellat 1988 :142.
3. La notion d'*espace graphique*, que l'on doit, semble-t-il, à J. Hébrard (voir par ex. son article de 1983), s'est inspirée de la démarche de Goody, des perspectives ouvertes par R. Laufer (1972, 1984), des travaux de certains pédagogues et des travaux d'historiens comme R. Chartier et H.-J. Martin. Nous l'avons développée dans la troisième partie de Anis (1988).
4. voir tout le chapitre 10 « Texte et contexte », p. 133-150.
5. POULAIN, M. et FRENTZ, J.-C. (1989) *Le Livre du Charcutier*, LT Jacques Lanore, Malakoff.
6. Nous dénommons ainsi les associations de représentations graphiques et de texte (voir Anis 1997)

RÉSUMÉS

Une linguistique de l'écrit ne peut être qu'une sémiolinguistique : l'article plaide pour l'intégration de la dimension sémiologique. Quatre aspects sont développés :

- 1) L'option sémiologique (à savoir le rejet de l'écriture hors de la linguistique stricto sensu)
- 2) La construction de modèles sémiotiques des relations entre la langue parlée et la langue écrite
- 3) La relation entre écritures linguistiques et non linguistiques
- 4) L'espace graphique et le visuo-texte.

A linguistics of written language cannot be but a semiolinguistics: the paper defends the integration of semiological dimension. Four points are dealt with:

- 1) The semiological option (implying the exclusion of writing outside of the domain of linguistics)
- 2) The construction of semiotic models of the relations between spoken language and written language
- 3) The relation between linguistic and non-linguistic writing systems
- 4) Graphical space and visuo-text

AUTEUR

JACQUES ANIS

Université de Paris X Nanterre, EA 372

290 avenue d'Argenteuil

92600 Asnières

JACQUES.ANIS@U-PARIS10.FR